

LE COUPLE, LIEU D'ÉCHANGE SYMBOLIQUE OU LIEU DE RÉPARATION

Michel BARON

L'intuition des enfants est surprenante...

Il y a quelques jours de cela, deux enfants, arrêtés devant ma fenêtre, avaient inventé ou ré-inventé un jeu à leur façon, une sorte de "Potlach" imaginaire. Levi Strauss le célèbre ethnologue nous en rappelle les règles dans un certain nombre de ses ouvrages¹ : au cours d'une fête le convive fait un cadeau à son hôte qui lui en fait un aussi, mais plus important et ainsi de suite et ce, jusqu'à l'épuisement des biens de l'un des protagonistes et donc à son humiliation puisque la règle du jeu, au-delà de sympathiques apparences est bien de vaincre l'autre en utilisant le cadeau comme arme redoutable.

Et mes deux apprentis-indiens s'en donnaient à cœur joie :

- *Donne-moi dix millions*
- *Tiens... Et toi donne-moi un éléphant*
- *Tiens... Et toi donne-moi la Tour-Eiffel... etc...*

Jusqu'au moment où le plus malin ou le plus à court de demande dit :

- *Donne-moi ce que tu n'as pas...*

Un grand moment de sidération succéda à ce souhait. Puis un immense éclat de rire jubilatoire fut la réponse à cette demande incongrue.

Ce jeu eut soudainement une résonance pour moi. Il me fit souvenir d'un texte énigmatique de Freud. Dans un recueil de conférences intitulé aujourd'hui "*La vie sexuelle*"², ce dernier dans un chapitre consacré à la contribution à la psychologie de la vie amoureuse écrit "*Que l'on peut attribuer le fait que les seconds mariages sont souvent meilleurs que les premiers*". Il en donne l'explication, à l'époque (1910), par le fait que la défloration crée une haine inconsciente chez la femme et que cette dernière veut se venger et c'est pourquoi, dans l'Antiquité un homme ne cultivait pas forcément le tabou de la virginité, car il savait, inconsciemment, qu'il y aurait des problèmes par la suite. Freud poursuit³ son raisonnement. Il écrit : "*Il y a des femmes qui paraissent en plein désaccord avec leur mari mais dont les efforts pour le quitter ne peuvent que rester vains. Chaque fois qu'elles cherchent à accorder leur amour à un autre homme, l'image du premier, qui n'est pourtant plus aimé,*

inhibe cette tendance. L'analyse que montrent ces femmes se trouve encore dans une réaction de sujétion vis-à-vis de leur premier mari, mais ce n'est plus par tendresse. Elles ne peuvent s'en libérer parce qu'elles n'ont pas perpétré sur lui leur vengeance ; dans les cas frappants, leur notion de vengeance n'est même pas parvenue à leur conscience..."

A la lecture de ce texte nous pourrions être dubitatifs : le tabou de la virginité ne fonctionne plus trop (bien que...) mais les divorces causes de conflits dans le couple se sont multipliés. En fait, au-delà d'une explication donnée sur les répercussions inconscientes d'un tabou chez les femmes, Freud percevait, sans aller plus loin, que dans l'union se déroulaient des phénomènes qui dépassent les acteurs eux-mêmes. Dans l'acte de s'unir à quelqu'un, fait subjectif par excellence, il semblerait que l'on dise tout autre chose que ce que l'on croit dire. Ce "*Tout autre chose*" c'est l'inconscient qui échappe au sujet qui parle et qui parle en particulier de s'unir à un autre sujet qui parle. Ce sont d'ailleurs les paroles qui constituent véritablement l'union : "*J'ai envie de vivre avec toi*", "*Je te reconnais comme ma femme, mon mari*" etc. et si survient la rupture c'est de nouveau la parole qui est accusateur : "*Il ou elle n'a pas tenu sa parole, sa promesse*", "*Sa parole c'était du vent*"... "*Words, Words*" disait Shakespeare. Mais, justement cette parole que l'on veut sincère, vraie, nous constatons en même temps que nous ne la maîtrisons pas et que nous faisons très souvent l'inverse de ce que nous souhaitons. C'est ce que constate déjà l'apôtre Paul quand il écrit dans l'Épître aux Romains, chapitre 7 (versets 15 à 25) "*Effectivement, je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais. Or si ce que je ne veux pas, je le fais, je suis d'accord avec la loi et reconnais qu'elle est bonne, ce n'est donc pas moi qui agis ainsi, mais le péché qui habite en moi. Car je sais qu'en moi, je veux dire dans ma chair, ce bien n'habite pas : vouloir le bien est à ma portée ; mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux faire, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais.*"